

NAISSANCE ET RE-NAISSANCE
DU MOT

*DANS L'ŒUVRE POÉTIQUE
DE P. DE LA TOUR DU PIN*

IL n'est personne qui ne soit frappé de l'invasion du néologisme soit dans les mots, soit dans les significations, soit dans les tournures. C'est pourquoi nous devons admettre qu'il est impossible qu'une langue comme la langue française qui a été écrite depuis au moins huit cents ans, cesse d'évoluer et se fixe à un point déterminé de son évolution du fait même que son passé ne peut pas ne pas peser d'un grand poids sur son présent qui, en comparaison, est tellement court.

Pourtant, et parallèlement, les belles expressions, les locutions marquées à fleur de coin, tout cela qui fut trouvé de siècle en siècle, s'use promptement ou du moins ne peut pas être répété sans se détériorer rapidement et fatiguer celui qui répète comme celui qui entend. « *L'Aurore aux doigts de rose* » fut une image gracieuse de la poésie primitive que la Grèce accueillit, mais hors de ces chants antiques, ce n'est plus qu'une banalité. Le contrepoids de ce piège est le recours à l'archaïsme : il est aussi nécessaire à une langue que le néologisme. Mais la langue n'est pas statique, c'est donc une impérieuse nécessité que poètes et prosateurs innovent, eux qui jettent dans le monde de la pensée et de l'art, des combinaisons qui ont leurs fleurs à

leur tour, et qui demeurent comme les échantillons d'une époque dans sa manière de sentir et de dire. Des mots tombent en désuétude à tout moment, mais bien présomptueux serait celui qui affirmerait que tel mot doit être rayé de la langue vivante et rangé parmi les termes vieillis dont l'usage est entièrement abandonné et qu'on ne comprend même plus.

Il faut se représenter que chacun de nous, même celui qui lit beaucoup, ne détient jamais qu'une portion de la langue effective. Il suffit de changer de province, de métier, ou même... de livre, pour rencontrer encore tout vivants des termes qu'on croyait enterrés définitivement.

La possibilité qu'un terme vieilli retrouve une autre jeunesse existe, ainsi que celle de mots condamnés par l'usage ou par un excès de rigueur : à ceux-là il arrive de rentrer en grâce. Un exemple : le mot *sollicitude*. Philaminte et Bélise des *Femmes Savantes* de Molière trouvaient ce mot « *puant étrangement son ancienneté* ». Aujourd'hui, plus personne n'a de prévention contre lui : il est ressuscité et réhabilité, il renaît.

Il reste encore à dire, avant de pénétrer au vif de l'œuvre, que des mots nouveaux, forgés au cours des siècles, utilisés par des écrivains reconnus (Malherbe : « inétonnable, ineffroyable » ; Bossuet : « incensurable, inexaminable ») n'ont pas été retenus par l'usage. Soyons donc prudents et ne nous engageons pas à formuler des jugements abrupts sur les mots créés ou remis, « après dépoussiérage », à l'ordre du jour, par un poète aussi scrupuleux, aussi précis et aussi prudent dans le maniement de la langue que l'a été Patrice de La Tour du Pin.

Le poète s'explique

En 1965, au cours d'un entretien avec le poète, publié dans une revue aujourd'hui disparue¹, Patrice de La Tour du Pin nous confiait :

1. *Dialogues*, revue de Coopération avec le Maghreb, n° 29, mars 1966.

« Il appartient aux poètes de trouver certains nouveaux supports de pensée. L'univers verbal, religieux, prenait ses images dans une civilisation agraire et beaucoup de ces images sont mortes ou en voie d'extinction. Il est indispensable d'en trouver d'autres. Bien des mots qui viennent de la civilisation gréco-latine et même hébraïque ne sont plus d'actualité. Je crois qu'il faut chercher de nouveaux concepts plus spécialement intellectuels comme appui de l'esprit qui cherche Dieu. (...) »

« Tout cela forme un langage, une parole animée, avec des liens, des joints, qui permettent de passer du monde religieux au monde physique, ces deux mondes n'en faisant qu'un pour un croyant (...). Je cherche des mots qui soient valables au XX^e siècle, des mots qui ne soient pas trop infidèles à la parole de Dieu (...). »

« Le renouvellement d'un langage adapté doit permettre de trouver ces joints indispensables, liés aux grands concepts éternels. »

« L'intervalle entre ce qui est et ce qui est nécessaire ne peut plus continuer de croître, il faut des ponts (...) afin de remédier aux excès de la dissection et du démembrement de l'homme. Et puis continuellement des mots vieillissent et d'autres renaissent, ils ont une courte vie, comme les astres². »

Ce qu'il a d'ailleurs exprimé très clairement à deux reprises :

« (...) les penseurs de vigie signalent :
 Vos remparts de langage usés
 S'effondrent sous la rafale...³. »

et :

« Si peu de mots sont restés frais
 Au cours de ma quête, en mon sac
 L'un après l'autre, ils se sont abîmés
 Et pourtant chaque jour je les ai retournés
 De peur qu'ils ne se gâtent⁴. »

2. *Op. cit.*, pp. 18-19.

3. *Petit Théâtre Crépusculaire*, Paris: Gallimard, 1963, p. 62.

4. *Concert Eucharistique*, Desclée & Cie, 1972, p. 238.

Quatre ans plus tard, en 1970, quand allait paraître *Une Lutte pour la Vie* (que Patrice de la Tour du Pin avait d'abord pensé intituler : *En ce Temps-ci*), répondant à une seconde interview, il devait affirmer encore sa pensée et déclarer :

« Ce que je sais de la science actuelle me paraît offrir bien plus de *joint*s avec la parole de Dieu que celle d'autrefois. La biologie entre autres a tellement évolué qu'on devrait pouvoir concevoir une métabiologie. De nouvelles images naissent continuellement, elles sont à prendre, ce sont *des signes*. C'est à nous, non pas aux savants, de les utiliser, de les exploiter, de les appliquer à la vie intérieure⁵. »

Nous allons voir comment le poète s'est tenu à l'écoute de son siècle et comment, à travers ses nasses, il a puisé et fait renaître de vieux mots, comment il en a forgé de neufs.

Prise en compte du langage actuel

Son souci premier est de ne pas négliger les mots modernes (ou de sens moderne). Le mot « recharge », par exemple. Au xx^e siècle, ce mot évoque une idée bien précise, pratique, de charger à nouveau : une recharge de stylo, de lampe, de gaz. On « recharge » la batterie d'une automobile. C'est une notion concrète bien adaptée à un siècle matérialiste. Dans *Le Concert Eucharistique*, le poète s'en empare et lui donne une tout autre signification, un sens « chargé » de spiritualité. S'adressant à Dieu il dit : « Mais recharge la foi qui bute contre moi. »

Dans les sphères de haute spiritualité où vogue le plus souvent la pensée poétique de Patrice de la Tour du Pin, il ne faut pas s'étonner de le trouver aux prises avec les phénomènes atmosphériques ; et moins encore d'annexer à des fins poétiques des termes habituellement affectés à... la météorologie : « *Ma dépression* intime », écrit-il dans *Le*

5. Entretien avec P. de La Tour du Pin in *Connaissance des Hommes*, 36, Printemps 1970, pp. 14-15.

*Petit Théâtre Crépusculaire*⁶. On pourrait objecter qu'il s'agit d'une utilisation médicale du mot ; que Patrice de la Tour du Pin veut désigner ainsi un état psychique affecté. Sans rejeter cette interprétation, observons cependant que quelques pages plus loin le poète écrit : « Il traversait alors *les couches de l'absence*⁷. »

Antérieurement, dans *Une Somme de Poésie*, on trouvait déjà trace d'annexion de termes techniques. Ainsi, dans le Huitième livre, cette affirmation :

« *Le jeu intérieur des trois pôles divins...
Est un circuit d'amour fermé mais d'où provient
Le Second Jeu, celui des créations des êtres,
Palpitant sur de grandes ondes lumineuses*⁸. »

.....

« Un circuit fermé », à la rigueur, cela pourrait n'être pas un circuit fermé électrique auquel on pense, mais les « ondes lumineuses » au 4^e vers, montrent bien que, pour le poète, un circuit d'amour fermé ne peut être que lumineux.

Autre mot moderne adapté à sa poésie personnelle : forer. Voici plusieurs exemples d'utilisation : dans *Le Second Jeu*, d'abord,

« *Depuis trois ans dans mon mutisme, je me fore* »⁹ ;

dans *Le Petit Théâtre Crépusculaire* ensuite :

« Pas étonnant qu'en me forant vers lui (Dieu), je traverse des parois qui, jadis, furent de surface¹⁰. »

Rajeunissement aussi de locutions adverbiales : « à perte de » notamment. On trouve dans *La Quête de Joie* : (...) « à perte d'âme » (p. 322) ; et dans *Psaumes de Tous mes*

6. Pêche en écho, in *Petit Théâtre Crépusculaire*, op. cit., p. 134.

7. *Lieu-dit Le Meurt Froid II*, ibid., p. 286.

8. *L'Eternel Cantique*, in *Une Somme de Poésie*. Paris: Gallimard, 1946, p. 578.

9. *Le Second Jeu*, Paris: Gallimard, 1959, p. 87.

10. *Petit Théâtre Crépusculaire*, op. cit., p. 132.

Temps : « Mais dois-je dormir seul à perte de vie ? » (p. 20)

L'utilisation du mot « âme » est d'ailleurs caractéristique chez Patrice de la Tour du Pin. Non qu'il en renouvelle le sens mais, par les vocables formés, il lui donne des prolongements neufs :

« *Il flotte sur le champ des âmes
Tout le Désespoir d'être né*¹¹. »

« *Mon sexe d'âme brûle
Et ne peut s'accoupler*¹². »

« *Mon seul regard les désanime*¹³. »

« *A longueur de jours d'âme*¹⁴. »

« *Occupe ta vie à dessiner ton pays d'âme*¹⁵. »

Autre application heureuse d'un mot pourtant banal, celui de « bouffée ». Par le sens qu'il lui donne, Patrice de la Tour du Pin le métamorphose, l'embellit. Dans *La Quête de Joie*, les anges sauvages errent dans

« *les plaines encore vierges de l'enfance
où les bouffées de Dieu montent comme des vagues*¹⁶. »

Les bouffées de Dieu, comme les bouffées de fumée, qui, par besoin ascensionnel, montent vers la spiritualité incarnée : Dieu, en dépit des remous (les vagues qui ont peut-être ici un sens volontairement ambigu synonyme de « vague à l'âme »).

Sa longue participation aux traductions liturgiques du missel, dont le vocabulaire latin n'avait pratiquement pas

11. *Une Somme de Poésie, op. cit., p. 529.*

12. *Le Second Jeu, op. cit., p. 87.*

13. *Ibidem, p. 72.*

14. *Petit Théâtre Crépusculaire, op. cit., p. 234.*

15. *Psaumes de Tous mes Temps, Gallimard, 1974, p. 21.*

16. *La Quête de Joie, in Une Somme de Poésie, op. cit., p. 295.*

évolué depuis le IV^e siècle de notre ère, a certainement contribué au développement chez Patrice de la Tour du Pin d'une réflexion sur lui-même qui a marqué jusqu'à son vocabulaire poétique. A partir d'*Une Lutte pour la Vie*, il cherche des termes d'appui qui lui permettent, écrira-t-il en 1972 dans son avant-propos du *Concert Eucharistique*, de passer de « l'univers verbal courant à celui de la liturgie » et de « chercher l'approche du mystère avec des vocables et des images d'aujourd'hui ».

Se souvenant peut-être de sa participation à « Un Bestiaire Fabuleux » illustré par Jean Lurçat¹⁷ et du renouveau de la tapisserie dont le peintre cartonnier donna l'impulsion, il met en poésie cette image d'un artisanat transcendé (théopoésie) :

« Alors je tisse aux morts des lits de prière
Sur le métier destiné aux vivants¹⁸. »

C'est sans doute parce qu'il a pris conscience, après avoir composé l'essentiel de son œuvre, que son amour du végétal relevait du règne de l'univers et qu'il était donc « invité par l'intérieur à chercher le règne de Dieu » qu'il parvint à l'associer à ses « autres composants »¹⁹; que ses racines humaines, même sensuelles, travaillaient la terre. D'où, peut-être, toutes ces variations à partir d'un verbe de préhension comme « prendre » :

- *Nous cherchons à prendre lumière*²⁰
- *La gelée blanche prend aux bois*
- *Nous prenons source à l'espérance*²¹
- *Lorsque ta parole prend terre*²²
- *Que ma vie prenne vent*²³.

17. Paris : Darantière éditeur, sans date (1946 ?).

18. *Psaumes de Tous mes Temps*, op. cit., p. 20.

19. *Ibidem*, p. 11.

20. *Une Somme de Poésie*, op. cit., p. 618.

21. *Une Lutte pour la Vie*, Gallimard, 1970, pp. 181, 287.

22. *Concert Eucharistique*, op. cit., p. 42.

23. *Ibidem*, p. 73.

Parfois, une réminiscence biblique, une référence à l'Ancien Testament, traversent cette poésie exigeante. Ainsi trouve-t-on dans *Le Concert Eucharistique* ce vers :

Du haut de l'échelle des êtres. »

L'« échelle des êtres ». Si on projette d'un tant soit peu cette image ou si, comme Patrice de la Tour du Pin l'a peut-être fait car il était grand amateur de gravures et d'eaux-fortes, on se remémore les illustrations inspirées de Gustave Doré pour « La Divine Comédie » de Dante, on en vient assez irrésistiblement à voir des personnages qui en effet montent une échelle, qui est celle de Jacob. Or, que fait Patrice de la Tour du Pin ? Dès la ligne suivante, il donne corps à notre imagination : « Nuit de Jacob fourmillant d'anges », ajoute-t-il.

Trois mots modernes sont encore à distinguer : *striure*, *impact* et *satellite*. Le poète en fait un usage très personnel :

— *En moi la striure commune à la naissance et à la fin*²⁴

— *Ah ! divers est l'impact du soleil sur la vie*²⁵

— (...) *Et ton ombre est si sainte*

Que la promesse aux satellites de ton amour

(...) *déjà strie la ténèbre*²⁶.

A remarquer aussi l'attirance du poète pour les verbes composés dont l'imbrication n'est certes pas dépourvue de sonorité. Par exemple :

« *La nuit des temps avec ma nuit
S'entr'expire à souffle perdu (...)* »

« *La mort des temps en mon absence
S'entrecroisent sans s'allumer*²⁷. »

24. *Ibid.*, p. 96.

25. *Le Second Jeu*, *op. cit.*, p. 441.

26. *Ibidem*, p. 428.

27. *Une Lutte pour la vie*, *op. cit.*, p. 25.

Parfois, il est tenté de transformer substantivement un verbe. Dans le *Petit Théâtre Crépusculaire*, il écrit :

« *Qui donc, au contempler de son abolition...²⁸.* »

Patrice de La Tour du Pin, n'a pas été le seul à vouloir donner au langage un renouveau. Avant lui, des poètes comme Paul Valéry et André Marcou²⁹ ont largement défriché ces champs fertiles. Avec lui, Pierre Emmanuel s'y est aussi attaché (l'un et l'autre éprouvent pour certains mots une même prédilection : matriciel par exemple).

Les locutions adverbiales trouvent en ses vers une valeur qui les cisèle :

- Sans tricher au lucide (*il substantive l'adjectif*)³⁰
- *A l'impasse de balbutier un nouveau monde*³¹
- *A mort vive on ne meurt pas*³².

Les livres de la fin de sa vie (*Concert Eucharistique*, *Psaumes de Tous mes Temps*) se ressentent de son travail de réfection liturgique. Le jardinier très spécial dont il se double (rappelons-nous le sylviculteur de la « Pépinière de sapins de Noël »), a su faire moisson personnelle :

« (...) *Peux-tu renouveler
Ton dépôt de confiance à qui n'a pas veillé?*³³ »

En bon étymologiste, Patrice de La Tour du Pin connaît ses « racines »

« *Au travers de tes créatures
Attise ton ferment brûlant
Pour faire lever la louange*³⁴. »

28. *L'Evaporation*, p. 274.

29. André MARCOU, *Florilège de Jean Coutin*, édit. Les Quatre Saisons, Avon, 1964.

30. *Le Petit Théâtre Crépusculaire*, op. cit., p. 274.

31. *Le Second Jeu*, op. cit., p. 91.

32. *Une Lutte pour la Vie*, op. cit., p. 30.

33. *Le Second Jeu*, op. cit., p. 77.

34. *Le Second Jeu*, op. cit., p. 401.

Deux images qui se juxtaposent : le ferment qui fait lever la louange ; mais, par rapport au poème qui commence par :

« *Si nous n'avions que nos sangs dans les caves (...)
Où le vin accompli rentre dans nos celliers*³⁵. »

la louange ici se confond avec les vendanges, mots qui ont même racine.

Vigilance et respect du mot

Cette nécessité ressentie par le poète de faire germer en lui la « semence solaire » de sa théopoésie le conduit aussi à rester vigilant. Devoir de poète : la vigilance est l'indispensable soudure entre l'esprit et l'être : vigilance du mot, du respect du mot. Elle participe au travail intérieur et contribue à tenir le poète en haleine entre le mot, l'image et le rythme. Le poète crée du langage et, ce faisant, il agrandit, oriente, ordonne, l'espace spirituel comme l'être : les mots qu'il crée ont pour but de réanimer le silence. Sans lui, ils se désassemblent et se défont. Un silence qui est aussi fertile et dont le poète a tout lieu de prendre garde s'il ne veut pas « s'abîmer » ; car le silence est absence de bruit ; le bruit est mélange de sons. Le silence seul n'est donc rien : le silence éternel des espaces infinis, célèbre aveu de Pascal (aveu parce qu'il était effrayé), trouve ici le plein champ de son exploration.

Plus que jamais, le poète entend témoigner sans complaisance ni concession. Et en tout premier lieu, anathème est jeté à la guerre. Prisonnier en oflag pendant la Seconde Guerre mondiale, il sait de quoi il parle et surtout il se souvient de la terrible révélation qu'il a eue, et nous avec lui, des effets apocalyptiques de la première bombe atomique. C'est pour cela qu'il peut écrire dans *Le Second Jeu* :

35. *Ibidem.*

« Il flotte une peur géante,
Un nuage mortel qu'un seul coupant de haine
Pourrait faire éclater pour tout rendre au néant³⁶. »

Nous aurions grand tort de négliger la prose qui se mêle si souvent au poème : Patrice de La Tour du Pin qui n'est pas enclin aux confidences, y laisse percer ses préoccupations et ses intentions. Dans *La lettre pascalle à des citadins à propos de l'Eglise et du monde*, se trouve en effet le schéma profond de sa démarche :

« Comptez seulement les verbes qu'un acte poétique tâche de concerter dans un seul mouvement : voir, lire, comprendre, faire, vivre, être, transmettre, et combien d'autres. Ajoutez-y ceux de la théopoétique : croire, adorer, célébrer, rendre grâce. Ce sont ces rassemblements qui me permettent d'échapper un peu à l'arythmie du monde actuel³⁷. »

Regardons de plus près à partir de *La Lutte pour la Vie* qui contient cette profession de foi, de quelle façon il procède pour échapper, grâce à cette théopoétique, à l'arythmie du monde, sans rien perdre de son originalité.

Tout d'abord, dans *Une Lutte pour la Vie* :

« Je m'abaisse à contre semaine
A contre souffle un souffle dit
Au va et vient de l'âme humaine³⁸. »

« Mais tiens le feu de la brûlure
Qu'il réchauffe sans ravager
Qu'il annonce aux parois de l'âtre
Que tu remontes des enfers³⁹. »

36. *Ibid.*, « Suite du Concert de mon Père », p. 440.

37. *Une Lutte pour la Vie*, op. cit., pp. 218-219.

38. *Ibid.*, p. 33.

39. *Ibidem*, p. 113.

« *Il se forme un tel creux en mon cœur du temps qui passe*
 (...) *Il se forme à cœur vide un tel roulis d'angoisse*⁴⁰. »

Puis, dans le *Concert Eucharistique* c'est d'abord un cantique :

« *Le Seigneur demande à passer*⁴¹. »

qui se poursuit par un conseil en sens contraire de ce qu'on attend :

« *Mets ta lampe sous le boisseau.* »

mais qui célèbre la confiance en la Vérité :

« *Et tant mieux si tu n'as plus rien
 A consumer, même pour lui :
 Dieu fournit le feu et le bois
 Alors tu brilleras en Lui*⁴². »

De même dans *Psaumes de Tous mes Temps*, c'est la foi qui prédomine : « Un moment de tendresse qu'il a eu avec moi et j'ai été creusé pour *la vie*⁴³ », car voici arrivés le moment ultime, la dernière étape :

« *Pas seulement mes mots, c'est moi que tu attends
 C'est moi en ton mot, que je te rends :
 Avant de parler, j'étais dit*⁴⁴. »

Malgré tout prévaut la quête poétique : « peut-être sommes-nous des angoisses contraires, des vies qui, pour

40. *Ibidem*, p. 254.

41. *Concert Eucharistique*, op. cit., p. 27.

42. *Ibidem*, p. 146.

43. *Psaumes de tous mes temps*, op. cit., p. 23.

44. *Ibidem*, p. 65.

45. *Ibid.*, p. 76.

tenir, se font mal ou se nient étrangers à n'avoir pas un joint de langage »⁴⁵.

La détresse gagne le poète qui se trouve acculé à la solitude : « Dieu, notre Dieu, explique-toi car nous *captions* moins bien tes signes⁴⁶. » Plus que jamais, Patrice de la Tour du Pin se tient à l'écoute de ce chant de la terre mis en musique par Mahler :

*« Nous avons délacé les racines sensuelles
Aurais-tu par hasard heurté un souvenir ?
L'oreille enfouie pour écouter d'autres accords
Est-il là-bas des migrations spirituelles ? »*⁴⁷.

Les images s'incrument, se durcissent, le monde visible devient opaque, oppressant, sans doute en raison « des grands rideaux d'ennuagement » et surtout « des vents de métal et de givre » qui résonnent et glacent au-delà des mots parce qu'il « faut descendre encore » et que l'Enfer « flotte à la dérive »⁴⁸.

La boucle est faite, la mort qui ne faisait pas partie de l'univers du poète peut survenir, cette mort qui n'était « qu'une transition »⁴⁹, et qui lui permet de jeter ce dernier cri avant de s'abîmer à jamais :

*« Au retour des fonds de moi-même
J'élève au jour mon cantique de nuit »*⁵⁰.

Yves LEROUX

46. *Ibidem*, p. 84.

47. *Une Somme de poésie, op. cit.*, p. 465.

48. *Ibidem*, p. 587.

49. Interview de Anne de La Tour du Pin par Camille Souyris, in *Fer de lance*, n° 100 (oct.-déc. 1977), p. 9.

50. *Psaumes de Tous mes Temps, op. cit.*, p. 105.